



HAL
open science

Les cités grecques face à l'imperium Romanum. Introduction

Clément Bady, Olga Boubounelle, Alexandre Vlamos

► To cite this version:

Clément Bady, Olga Boubounelle, Alexandre Vlamos. Les cités grecques face à l'imperium Romanum. Introduction. Clément Bady; Olga Boubounelle; Alexandre Vlamos. Les cités grecques face à l'imperium Romanum. Résilience, participation et adhésion des communautés grecques à la construction d'un empire (IIe siècle avant- Ier siècle de notre ère), Supplément 26, Presses universitaires de Franche-Comté, pp.25-36, 2023, Dialogues d'histoire ancienne, 9782848679648. 10.3917/dha.hs26.0025 . hal-04191333

HAL Id: hal-04191333

<https://hal.science/hal-04191333v1>

Submitted on 30 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Introduction

Clément Bady, Olga Boubounelle, Alexandre Vlamos

DANS **DIALOGUES D'HISTOIRE ANCIENNE 2023/SUPPLÉMENT26 (S 26)**, PAGES 25 À 36
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ**

ISSN 0755-7256

DOI 10.3917/dha.hs26.0025

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-dialogues-d-histoire-ancienne-2023-Suppl%C3%A9ment26-page-25.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Franche-Comté.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

INTRODUCTION

Clément BADY

Université Paris Nanterre, UMR 7041 ArScAn, équipe ESPRI-LIMC, France – Membre de l'École française de Rome (Antiquité), Italie
clement.bady@efrome.it

Olga BOUBOUNELLE

Université Paris-Nanterre, UMR 7041 ArScAn, équipe ESPRI-LIMC, France – Université de Fribourg, Confédération helvétique
o.boubounelle@parisnanterre.fr

Alexandre VLAMOS

Université Paris-Nanterre, UMR 7041 ArScAn, équipe ESPRI-LIMC, France
avlamos@parisnanterre.fr

Lorsque Strabon fit la traversée des Cyclades dans le contexte immédiat de la fin des guerres civiles, le géographe et ses compagnons de voyage accueillirent à bord de leur navire un pêcheur originaire de Gyaros¹. Ce dernier avait reçu de ses concitoyens la charge d'aller trouver Octavien à Corinthe afin de lui demander la réduction de l'impôt que sa cité devait verser à Rome, un impôt bien trop élevé pour les habitants d'une île des Cyclades sans grande envergure et disposant de faibles ressources. Cette anecdote, qui se déroule en 29 avant notre ère, alors qu'Octavien n'est pas encore Auguste mais s'affirme déjà comme le vainqueur d'Actium et le maître de l'Égypte, nous révèle beaucoup du rapport qu'entretenaient les cités grecques et l'*imperium Romanum* à cette date. Elle donne en effet à voir le cas d'une cité qui est certes devenue, à la suite de la conquête romaine, sujette et soumise au *tributum*, mais qui n'a pas perdu pour autant tout moyen d'action : comme bon nombre de cités grecques, elle utilise la pratique de l'ambassade pour réclamer des privilèges à un représentant du pouvoir romain. La stature de l'ambassadeur – un pêcheur – ne peut guère faire espérer à Gyaros qu'une

¹ Strabon, X, 5, 3.

réduction de l'impôt, et non l'obtention de l'*eleuthéria*, qu'étaient parvenus à négocier Théophane de Mytilène auprès de Pompée puis Potamon, son compatriote, auprès de César². La petite cité cycladique est cependant bien au courant des affaires du monde. Elle voit en Octavien un intercesseur pour la prospérité de l'île, dans la continuité des grands magistrats républicains ; mais elle le perçoit, plus encore, comme l'ultime recours judiciaire. De fait, les Grecs comprirent très tôt qu'Octavien, en l'emportant sur tous par son *auctoritas*³, incarnait proprement l'*imperium Romanum*. Les informations circulaient vite dans ce monde connecté et en mouvement qu'était la Méditerranée romaine, et Gyaros sut mettre à profit la présence dans la région du vainqueur de la dernière puissance hellénistique pour renégocier son statut.

Si anecdotique soit-elle, l'histoire de ce pêcheur-ambassadeur apparaît révélatrice des différentes analyses auxquelles donnent lieu les rapports entre les cités grecques et l'*imperium Romanum* : faut-il y voir la manifestation d'un impérialisme romain dans tout son éclat, et insister sur la soumission des Grecs, désormais privés de leur liberté ? Ou bien faut-il davantage s'intéresser à la capacité d'action des cités grecques, qui, si différentes soient-elles, perpétuent l'usage hellénistique d'un dialogue avec les représentants du pouvoir romain ?

À partir du II^e siècle av. notre ère, et jusqu'à l'avènement des Flaviens, l'histoire de la Méditerranée orientale fut marquée, on le sait, par la multiplication des interventions diplomatiques et militaires de Rome, dans le contexte des guerres de Macédoine, des conflits mithridatiques ou encore des guerres civiles romaines, de même que par la mise en place et l'exploitation de provinces. Cet espace multipolaire, dont les différentes dynasties gréco-macédoniennes se disputèrent souvent la maîtrise au cours de l'époque hellénistique et qui fut aussi un terrain d'affrontement des factions romaines au I^{er} siècle, laissa progressivement la place à un monde dominé par une seule grande puissance, dont l'hégémonie ne fut plus guère remise en question au moins à partir des guerres mithridatiques, définitivement à partir de la bataille d'Actium⁴. Les communautés

² Sur ces deux illustres citoyens et bienfaiteurs de Mytilène, voir Robert 1969b ; Gold 1985 ; Parker 1991 ; Heller 2009, p. 363.

³ *RGDA*, § 34 : *Ipost id tempus auctoritate omnibus praestiti*, « à partir de ce moment, je l'ai emporté sur tous par mon *auctoritas* ». Sur l'*auctoritas* au fondement de la culture politique romaine, voir maintenant David, Hurllet 2020.

⁴ Sur le passage d'un espace méditerranéen multipolaire à un monde unipolaire sous la domination de Rome, on se référera aux travaux d'Eckstein 2006 et 2008.

grecques se trouvèrent ainsi confrontées à la lente élaboration d'un Empire romain dans lequel elles furent progressivement incorporées et durent se faire une place.

Grâce aux grandes synthèses de S. Accame, E. Badian, E. S. Gruen ou encore R. M. Kallet-Marx⁵, qui se placent du point de vue du Sénat romain pour étudier, dans une veine polybienne, les étapes, les modalités de construction et les grands hommes de l'*imperium Romanum* en Méditerranée orientale, notamment dans l'Orient hellénophone, l'arrivée du pouvoir romain et l'établissement de la domination romaine sur le monde grec sont désormais bien connus. Dans le même temps, l'ouvrage fondateur de J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme*⁶, a permis une évolution du point de vue, et l'accent s'est déplacé du côté de la réception du nouveau pouvoir romain par les communautés helléniques. Plusieurs historiens et historiennes se sont ainsi interrogés sur la manière dont les Grecs s'adaptèrent au nouveau cadre politique et administratif romain, dans des domaines aussi divers que les rivalités entre cités pour les titres honorifiques, qui étaient loin d'être de simples hochets sans importance⁷, la justice civique⁸, ou encore le culte impérial⁹. D'autres, dans la continuité de l'ouvrage de J. Hatzfeld consacré aux *Trafiquants italiens dans l'Orient hellénique*¹⁰, se sont intéressés à la présence des Italiens dans les communautés grecques et aux transformations sociales afférentes¹¹.

À l'occasion d'un colloque qui s'est tenu les 6 et 7 juin 2019 à l'université Paris Nanterre et dont les actes sont rassemblés dans le présent ouvrage, de jeunes chercheurs, doctorants et docteurs, se sont proposé de prolonger ces axes d'étude en se concentrant sur la période d'apparition et de construction de cet *imperium Romanum* dans le monde grec. Du II^e siècle avant au I^{er} siècle de notre ère, les cités, *volens nolens*, durent prendre position, définir leur attitude face à une puissance hégémonique à la fois étrangère et familière, et se tailler une place dans un nouvel empire toujours en cours de construction. Plutôt que d'adopter le point de vue du « vainqueur », nous avons choisi d'inverser la perspective pour faire porter la réflexion sur l'attitude des

⁵ Accame 1975 ; Badian 1968 ; Gruen 1984 ; Kallet-Marx 1995.

⁶ Ferrary 2014.

⁷ Heller 2006.

⁸ Fournier 2007.

⁹ Frija 2012.

¹⁰ Hatzfeld 1919.

¹¹ Rizakis 1996 ; Müller, Hasenohr 2002 ; Kirbihler 2016.

Grecs face à l'extension et au renforcement de la domination romaine, une attitude qui s'exprima sous des formes et selon des rythmes différents en fonction des territoires. C'est plus précisément à la manière dont les individus et les communautés du monde grec s'accommodèrent localement du nouvel ordre global, avec des conséquences parfois incertaines pour eux, que le présent ouvrage est consacré : en utilisant les notions d'adhésion, de participation et de résilience, les participants ont cherché à souligner la nécessité de prendre en compte toute la complexité des attitudes des Grecs face aux Romains, aux différentes échelles territoriales et sociales.

Le choix a donc été fait de ne pas reprendre la question abondamment traitée des résistances opposées, à diverses époques, à l'instauration de l'hégémonie romaine. Ces réactions des cités grecques, déjà évoquées par Polybe, ont déjà fait amplement l'objet d'études notamment dans les années 1970, dans le contexte des études post-coloniales¹². L'approche culturelle concernant la question largement débattue de la "romanisation", avec l'ensemble des processus d'acculturation et de transferts culturels qu'elle implique, a permis de poser certaines limites à l'idée d'un « empire gréco-romain », notamment pour la période considérée¹³. Les historiens des institutions ne cessent, également, de montrer combien les évolutions internes au monde grec, ont été, à différents niveaux, aussi déterminantes que la conquête romaine, par exemple au sujet – toujours controversé – de l'aristocratisation des cités¹⁴. Nous avons souhaité, pour notre part, mettre l'accent sur la façon dont l'ingérence militaire et administrative de Rome dans les affaires des communautés grecques, parfois brutale, avait progressivement cédé la place, selon des rythmes différenciés et non sans moments de crise, à la participation plus ou moins active et délibérée de ces communautés à l'élaboration et au fonctionnement de

¹² Qu'elles prennent la forme de révoltes armées ou de discours hostiles à Rome, les résistances et les oppositions à Rome ont été et continuent d'être des thèmes privilégiés des travaux menés sur la conquête et la domination romaines. L'œuvre de Polybe a ainsi donné lieu à diverses interprétations. On citera à titre d'exemple l'ouvrage de Champion 2004, qui, dans la lignée de celui de Scott 2008² [1990], s'est appliqué à rechercher dans l'œuvre de Polybe des « discours cachés ». Selon l'historien, ces critiques envers Rome étaient destinées aux seuls Grecs. Sur cette thèse, voir les réserves émises par Ferrary 2014, p. 719-720.

¹³ Sur la question de l'identité grecque et des rapports qu'elle entretient avec Rome et la romanisation, on renverra à l'état de la question fait par Hoët-Van Cauwenberghé 2011, p. 144-155. Voir également Le Roux 2004. Le terme « gréco-romain » qui provient des travaux de Veyne a suscité diverses réactions parmi les spécialistes qui, aujourd'hui, semblent plutôt réservés quant à son usage. Sur ce point, voir Le Roux 2008, p. 93-94 et Hoët-Van Cauwenberghé 2011, p. 152.

¹⁴ La question de l'aristocratisation des cités grecques a donné lieu à plusieurs travaux. Pour l'époque hellénistique, voir en particulier Hamon 2007 et 2009 et, pour l'époque impériale, Heller 2009 et 2013.

l'Empire. En analysant les diverses manifestations, pour ainsi dire les diverses nuances, de cette participation tout comme ses limites, il s'est agi d'envisager l'Empire non comme un donné, une structure imposée unilatéralement aux populations conquises, mais comme une forme de co-construction, c'est-à-dire de terrain de négociations et sans doute de *middle-ground* complexe, pour reprendre une terminologie mise en avant par les travaux portant sur l'ethnicité¹⁵.

Dans cette perspective, il a notamment semblé nécessaire d'approfondir la question de la participation de ces communautés grecques à la construction et à l'affirmation du nouvel ordre romain, en se demandant dans quelle mesure celui-ci avait pu faire l'objet d'une adhésion. En effet, alors que les phénomènes de consensus et de consentement ont récemment été au cœur des travaux des historiens romanistes, autour de la question de l'existence d'une "démocratie" romaine soulevée par F. Millar ou du passage de la République au principat augustéen, ces problématiques sont restées peu exploitées pour les communautés grecques¹⁶. Or ces mêmes notions peuvent sans doute permettre de mieux comprendre l'intégration des communautés grecques à l'ordre romain. Adhéraient-elles à l'idée que les Romains se faisaient progressivement de l'Empire et à ses différentes formes concrètes ? Comment la représentation de cet Empire, que les cités grecques ont pu elles-mêmes contribuer à façonner et qui pouvait être différente de celle qu'en avaient les aristocrates romains, a pu en retour favoriser leur adhésion ? Ont-elles réagi de la même manière face aux différentes conceptions de l'Empire selon Flamininus, Manius Aquilius, Sylla, César, Antoine, Auguste ou Néron ? Ces phénomènes ont-ils joué un rôle dans l'attitude des Grecs pendant les guerres civiles ? Autant d'interrogations qui amènent à prendre en considération un autre niveau d'analyse, celui de la pluralité des intérêts au sein d'une même cité. En ce domaine, les travaux menés sur les résistances des populations helléniques, que ce soit à Dymè ou à Éphèse, ont amené la question des différences d'adhésion selon les groupes sociaux à l'intérieur des cités, et les études portant sur des parcours personnels, comme celui de Potamon de Mytilène, ont montré que des individus avaient pu jouer un rôle central dans l'adhésion d'une cité à l'*imperium Romanum* et le sentiment d'une proximité avec Rome¹⁷.

¹⁵ Sur la notion d'ethnicité et ses usages historiographiques, voir Malkin, Müller 2012 et Müller 2014b.

¹⁶ Voir le bilan historiographique de Hurllet 2012.

¹⁷ Sur l'affaire de Dymè et l'intervention du gouverneur de Macédoine Q. Fabius Maximus Servilianus en 144/143 (*RDGE* 43), voir Ferrary 2014, p. 118-190 et p. 714 qui se rallie à la position de Kallet-Marx

Les phénomènes de forte résistance à la puissance romaine ont surtout eu lieu au II^e et au début du I^{er} siècle avant notre ère, entre la deuxième guerre de Macédoine et la première guerre mithridatique, et n'ont pas concerné l'ensemble du monde grec. L'adhésion n'en était pas pour autant complète, pas plus que n'étaient nécessairement de mise la participation volontaire et la coopération. L'absence de résistance manifeste, dont la forme la plus perceptible est traditionnellement associée à la révolte armée, ne vaut pas adhésion, ni consentement. Aussi a-t-on également fait appel concept de résilience pour étudier ici cette période de profonde recomposition du monde grec. Employé à l'origine dans le champ de la physique et de la psychologie, et malgré le galvaudage politique et médiatique dont ce concept fait les frais, notamment dans le contexte des crises climatique et sanitaire en cours, le concept de résilience désigne la capacité à surmonter un changement violent ou un traumatisme, et à s'adapter à une situation nouvelle. Appliqué aux domaines de la science politique et de l'histoire, il permet notamment d'analyser la réaction des sociétés après la conquête de leur territoire par une puissance extérieure dans la lignée des travaux menées par les études post-coloniales¹⁸. Or il s'avère que les différentes communautés grecques n'ont pas été égales face au traumatisme que constitua l'instauration de la domination romaine : les Étolies après 189, les Achéens après 146 ou les cités micrasiatiques après 85 ne furent pas marqués par la conquête de la même manière que des cités comme Théra ou Stratonicee qui parvinrent à préserver l'intégrité de leur territoire ; Athènes après 167 ne se trouve pas dans le même esprit qu'à l'issue du siège de Sylla. Quel que fût le traumatisme subi, les rapports de force en Méditerranée orientale comme la représentation du monde que portaient les Grecs durent changer. Une telle notion permet donc d'interroger non seulement la capacité de ces derniers à traverser l'expérience brutale de la conquête, mais aussi la manière dont ils réussirent à se (re)construire à partir de la fracture subie. La résilience peut alors servir à examiner les institutions des *poleis* qui continuent à fonctionner de manière traditionnelle, tout en prenant en considération les pouvoirs

1995, p. 129-153, et Hurllet, Müller 2020, p. 81-83. Pour Éphèse, voir Kirbihler 2016. Pour Théophraste et Potamon, cf. n. 2.

¹⁸ Pour une approche synthétique sur la résilience et ses différentes conceptions, voir Tisseron 2017. Dans le domaine de l'histoire environnementale et de l'histoire urbaine, le concept de résilience occupe une place majeure dans la compréhension des systèmes spatiaux à se reconstruire à la suite de désastres naturels ou anthropiques. Quelle soit de type social ou communautaire, la résilience permet également d'envisager la manière dont les sociétés, les groupes ou les individus peuvent se relever d'une crise ou d'un choc externe en utilisant leurs propres ressources. Pour une brève mise au point sur les « *resilience studies* » et leur apport à l'études des désastres militaires, voir en particulier Engerbeaud 2019.

des magistrats provinciaux, qui s'imposent peu à peu ; à étudier les évolutions de sociétés au sein desquelles les Grecs sont amenés à se redéfinir face à des *Rhômaïoi* au statut si particulier ; à questionner le quant-à-soi que les Grecs, qui sont de plus en plus nombreux à accéder à la citoyenneté romaine, affirment parfois dans le cadre d'un Empire qu'ils ne rejettent pas ; à mettre en évidence la place accordée, dans les discours, les pratiques, les représentations, à ceux qui sont ou symbolisent le nouveau pouvoir, nimbé d'une violence toujours latente. La réflexion en termes de résilience contribue ainsi à rendre compte des relations entre Grecs et *imperium Romanum* dans toute leur complexité.

Porter un regard nuancé sur l'attitude des communautés grecques face à l'Empire renvoie également à un enjeu documentaire : celui-ci suppose l'analyse méthodique et surtout la confrontation critique de sources diverses et variées. L'ensemble des contributions réunies a cherché à instaurer un tel dialogue entre des sources aussi bien littéraires que numismatiques, épigraphiques ou archéologiques. Chacune à leur manière, ces différentes sources éclairent un ou plusieurs aspects de la résilience, de la participation et de l'adhésion des Grecs, telles que mises en évidence dans ce volume à travers les thématiques qui le structurent.

Il s'agit tout d'abord d'étudier les choix et les stratégies des cités et des *koïna* grecs face à l'établissement de l'hégémonie romaine, et de se demander pour quelles raisons et selon quelles modalités les *poleis* prirent position au cours des bouleversements qui accompagnèrent la construction de l'Empire. Quelle prise avaient-elles sur ces événements ? Sur quelles informations pouvaient-elles se fonder pour choisir leur camp ou négocier leur statut ? La contribution de F. Porte sur l'hésitation des Grecs entre César et Pompée lors des guerres civiles (49-48 avant notre ère) illustre bien la difficulté des cités à prendre position dans une période d'incertitudes, d'autant qu'elles ne disposaient pas toujours d'une véritable marge de manœuvre, ni d'une perception à long terme des rapports de pouvoir. Dans un contexte particulièrement violent comme celui des affrontements entre *imperatores*, bien choisir son camp s'avéra déterminant pour les cités grecques, qui subissaient les réquisitions et les exactions des troupes romaines. Quoi qu'il en soit, comme dans les autres guerres où les cités grecques dépendaient en dernier ressort de l'*imperium Romanum*, les cités qui firent les "bons choix" furent récompensées, celles qui commirent une erreur connurent diverses répressions. Derrière le choix des cités, c'est la question de l'information qui est en jeu. M. Nicolleau montre comment les Grecs, souvent mal informés sur les réalités et les rebondissements de la vie politique romaine, pouvaient se méprendre dans leurs choix politiques, parfois de

manière aussi surprenante que dans le soutien accordé à un imposteur – ici, un “faux Néron”. Mais ces “erreurs” pouvaient aussi être des signaux envoyés à l’administration impériale et contribuer au dialogue entre cités grecques et puissance romaine.

Si leurs choix politiques ne furent pas toujours bien informés, ni couronnés de succès, les cités grecques, trop souvent présentées comme passives, n’eurent donc de cesse d’élaborer des stratégies politiques face aux troubles, tant politiques que militaires, qui scandèrent la mise en place de l’ordre romain. Fondèrent-elles leurs choix sur une certaine idéologie civique, ou bien encore sur un hellénisme revendiqué ? Cl. Weber-Pallez reconstitue la manière dont les Argiens convoquèrent leur passé héroïque comme une ressource pour se garantir une place favorable dans le nouvel empire. Grâce à des statues, des discours, des événements organisés lors de l’accueil des magistrats romains, les Argiens firent usage de leur mémoire locale comme d’un « soft power ». À l’échelle régionale, B. Jordan offre une synthèse des rapports entre les cités d’Asie mineure occidentale et les magistrats romains à partir d’une recension exhaustive des lettres, sénatus-consultes et décrets honorifiques. Ce faisant, il met en évidence la diversité et la singularité des relations, à la fois du côté des autorités romaines, qui durent faire face à autant de cités indépendantes, mais aussi du côté des cités grecques : celles-ci comprirent que la voie à emprunter pour négocier leur statut se situait au niveau personnel, en tissant des liens individuels avec les Romains et en réinsérant ceux-ci le plus possible dans leur contexte local.

La deuxième perspective ouverte par le présent volume est centrée sur les transformations internes aux cités grecques, à partir du moment où leur fonctionnement fut bouleversé par la mise en place progressive de l’*imperium Romanum*. L’irruption du nouveau pouvoir romain, la diffusion de la citoyenneté romaine et l’intégration dans cette nouvelle structure étatique contribuèrent à transformer le cadre civique et institutionnel des cités grecques de même qu’à modifier leur structure sociale, en favorisant de nouveaux groupes et en bouleversant les hiérarchies établies, même si les évolutions internes ne trouvent pas toutes leur origine dans des interventions directes. Néanmoins, les sociétés grecques ne furent pas en reste et apprirent bien souvent à utiliser le système romain à leur propre avantage. En reprenant le corpus des décrets honorifiques, également étudié par B. Jordan, M. Chin adopte un autre angle d’approche dans l’analyse des cités d’Asie mineure : ici, ce sont les conséquences des honneurs accordés aux magistrats romains sur ceux accordés aux élites locales qui sont mises en évidence. M. Chin identifie une transformation des valeurs civiques commémorées dans les décrets honorifiques : ces derniers ne servent plus tant à valoriser

un comportement appelé à être imité qu'à témoigner de la valeur personnelle d'un individu. L'évolution de ce langage des honneurs est donc aussi une transformation sociale, modifiant l'ethos attendu d'un aristocrate local, qu'il soit grec ou romain. La conquête romaine a également eu des conséquences économiques perceptibles grâce aux monnaies, comme le souligne D. Weidgenannt. La bataille de Pydna interrompt la production monétaire de la Confédération achéenne, avant une reprise au I^{er} siècle avant notre ère, ce qui correspond bien à la situation du *koinon* achéen telle que nous la connaissons. Mais, plus intéressant encore, D. Weidgenannt montre que la troisième guerre de Macédoine ne conduisit pas à la constitution de trésors dans le Péloponnèse : la circulation monétaire dut alors être aussi intense qu'avant, preuve peut-être de la confiance des Achéens ou de l'éloignement des opérations militaires.

La question des transformations internes amène à s'interroger plus spécifiquement sur deux autres points : la reconfiguration des groupes infraciviques et la manière dont Rome concourut à redistribuer le pouvoir au sein des cités grecques et dont les différentes communautés, qu'il s'agisse de groupes sociaux ou d'associations structurées, purent non seulement bénéficier d'un empire en construction, mais aussi, à leur initiative, en tirer parti pour gagner en légitimité, en influence et en pouvoir local. Comment certaines communautés parvinrent-elles à mobiliser la nouvelle puissance dominante au service de leurs propres intérêts ? Au-delà des catégories de "notables" ou d'"élites" souvent utilisées malgré un certain flou sémantique, il est pertinent de se demander s'il est possible de distinguer des groupes sociaux particulièrement soutenus par Rome ou capables de mettre en action le pouvoir romain pour la conservation de leur position sociale locale ou régionale. La contribution d'O. Boubounelle sur la recomposition des hiérarchies sociales en Macédoine aux lendemains de la bataille de Pydna illustre bien ces dynamiques. Elle montre que la conquête romaine, sans donner lieu à la saignée démographique qu'on a parfois imaginée, a été cependant un élément déterminant dans la recomposition des hiérarchies sociales, et notamment dans la promotion des notables civiques dans la région, au détriment des anciennes élites monarchiques gravitant dans l'entourage du roi.

Dans l'examen de ces recompositions sociales, la place des citoyens romains, qu'ils soient originaires de l'*Urbs* ou du reste de l'Italie, est également l'objet d'une attention particulière. Comment, et avec quelles tensions éventuelles, ces particuliers liés à la puissance dominante du moment (*negotiatores*, publicains, colons...) furent-ils intégrés dans les sociétés grecques et dans quelle mesure contribuèrent-ils à en modifier les structures à la fois sociales et économiques ? En étudiant plusieurs cas de

banquets publics, A. Vlamos montre que l'évolution des rapports entre les *Rhōmaioi* installés dans les îles de la mer Égée et les cités qui les accueillent est directement liée aux changements globaux du pouvoir romain tel qu'il s'exerce sur la région : les guerres de Macédoine, la création de la province d'Asie, la guerre mithridatique, les guerres civiles et le Principat ponctuent les recompositions sociales à l'intérieur des cités. Il montre notamment comment ces dernières ont pris position face aux nouveaux arrivants romains, représentants de la puissance dominante, et les ont progressivement catégorisés et intégrés, entre le II^e siècle avant notre ère et le I^{er} siècle de notre ère. Alors qu'à la basse époque hellénistique, les Romains, qu'ils soient de passage ou qu'ils s'y implantent, bénéficient d'une place souvent ambiguë dans les cités, entre acceptation et rejet, après l'instauration du principat, ces dernières réussissent à intégrer les communautés de *Rhōmaioi* à leur paysage civique, en les classant dans leurs propres catégories juridiques, sous le contrôle de Rome toutefois. L'arrivée du pouvoir romain en mer Égée entraîne donc au sein des cités grecques une forme de recomposition sociale au profit d'un groupe, composé d'individus dont le trait distinctif et le ciment qui scellent leur communauté sont l'intégration économique et politique aux réseaux romains. Ces individus sont à la fois un groupé créé par l'impérialisme romain et des acteurs de cet impérialisme.

Dans une perspective de micro-histoire, l'étude de trajectoires et de carrières individuelles permet d'éclairer d'autres aspects de l'attitude des Grecs face à l'élaboration de l'*imperium Romanum*. En analysant les rapports que certains citoyens entretenaient avec les détenteurs du pouvoir politique, militaire et administratif ou encore social, plusieurs articles ont cherché à comprendre comment la mise en place de l'empire avait pu affecter les destins des individus, qui parvinrent pour certains à trouver une place dans un nouvel environnement de plus en plus polarisé par Rome, tandis que d'autres ne réussirent pas à s'y adapter. Alors que certaines personnalités, telles que Théophraste de Mytilène ou C. Stertinius Xénophon, sont déjà bien connues, nous avons souhaité nous intéresser, plus globalement, aux rôles que de nombreux Grecs avaient joué dans la construction des rapports entre communautés helléniques et Empire romain. Pour quelles raisons et sous quelles formes certains d'entre eux prirent-ils le parti du pouvoir romain ou celui de ses représentants et participèrent-ils délibérément à la construction de l'Empire ? Cette adhésion était-elle nécessairement une compromission ou correspondait-elle à un véritable idéal politique ? En s'appuyant sur les trajectoires de trois acteurs – Timagène d'Alexandrie et Alexas de Laodicée et Philostrate l'Égyptien – qui ont tenté à un moment ou à un autre de faire preuve de résilience en mettant en jeu

leur allégeance, C. Bady, dans sa contribution, étudie ainsi le sort de l'entourage grec d'Antoine après Actium et ses relations avec le nouveau *princeps*, Auguste. Les transferts d'allégeance auxquels furent contraints les Grecs gravitant autour d'Antoine sont en effet emblématiques de la résilience de certaines élites grecques, capables de trahir, de faire défection à un camp pour rallier l'autre. Il montre que, si certains Grecs semblent avoir été lucides dès le départ sur la dynamique de cour qui se mettait progressivement en place à Rome et la monopolisation du pouvoir par le prince, d'autres, pour qui le transfert d'allégeance était moins aisé, échouèrent à trouver une place prestigieuse dans le nouvel ordre politique et diplomatique qu'Auguste avait instauré tout au long du principat. L'étude de ces histoires individuelles, anecdotiques de prime abord, permet de montrer comment se nouent les liens exacts, y compris physiques et spatiaux, entre les Grecs et le pouvoir romain.

Ainsi, si les cités sont un maillon essentiel, et même le maillon privilégié des relations avec le pouvoir romain, celles-ci ne sont pas ses seules interlocutrices. Effectuant, ponctuellement ou régulièrement, des allers et retours entre leur communauté d'origine et la puissance dominante, certains Grecs contribuèrent, de fait, par leur mobilité, à établir des liens politiques, culturels ou encore économiques. D'autres se placèrent par leurs écrits dans une position d'intermédiaires. Une telle position tenue ou revendiquée par des citoyens grecs invite à se demander dans quelle mesure ceux-ci purent être des initiateurs de nouvelles relations et pas seulement des relais entre leur cité d'origine et les autorités romaines. Quel était leur horizon d'attente, dans quelle perspective se plaçaient-ils ? Rome ou bien leur cité, voire les deux ? Le cas du sophiste Dion Chrysostome, et de sa conception de l'empire développé dans son troisième discours *Sur la Royauté*, est dans cette optique particulièrement éclairant. V. Cinotti montre ainsi comment cet éminent sophiste, héraut de la Seconde Sophistique, revendique face au *princeps* romain les droits de la *paideia* grecque, dont l'emprise paraît alors autrement plus profonde que la domination purement politique de l'empire de Rome. En conséquence, le concept de « résilience » s'avère réellement approprié pour décrire la réactivité dont fait preuve le sophiste dans le troisième discours, prenant acte du caractère incontestable de la domination romaine, se montrant prêt à participer au fonctionnement de l'Empire, mais conservant rigoureusement ses repères éthico-culturels dans la *paideia* grecque, et offrant donc une certaine « résistance culturelle » à l'influence romaine. Ces deux communications montrent à quel point les études individuelles s'avèrent décisives pour comprendre à une échelle plus fine les mécanismes d'adhésion à l'Empire, et invitent à multiplier dans la même veine les études prosopographiques, ciblées sur des

familles ou des groupes déterminés, ainsi que les études des réseaux d'acteurs sociaux. En explorant une période chronologique suffisamment longue pour rendre visible les évolutions et les points de rupture, et en abordant, à des échelles variées, des régions aussi diverses que la Macédoine, l'Achaïe, l'Argolide, les îles égéennes, ou encore l'Asie Mineure, les contributions du présent ouvrage apportent donc un point de vue à la fois enrichi et nuancé sur la manière dont les cités grecques et leurs habitants parvinrent à surmonter les bouleversements et les troubles provoqués par la conquête et la formation de l'Empire, et à reconstruire leur place dans un monde méditerranéen fortement transformé et connecté.

La préparation du colloque ainsi que sa publication doivent beaucoup aux trois membres du comité scientifique que nous remercions très chaleureusement pour leurs conseils et leur appui : Gabrielle Frija, de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée, Anna Heller de l'université de Tours et Christel Müller de l'université Paris Nanterre. Nous remercions tout particulièrement cette dernière pour l'accompagnement constant qu'elle nous a si généreusement fourni, tout au long du processus d'organisation et d'édition. Nos remerciements vont aussi aux laboratoires ArScAn et CeTHiS, à l'École doctorale 395 « Espaces, Temps, Culture » et à leurs directions, ainsi qu'à l'Association des Jeunes Chercheurs de Nanterre (AJCN 395), pour avoir accepté de financer la tenue de l'événement en juin 2019. Nous remercions enfin les Presses universitaires de Franche-Comté et le directeur des *Dialogues d'histoire ancienne*, Antonio Gonzales, de nous avoir offert la possibilité de publier l'ouvrage dans cette prestigieuse collection.

Sur la question des relations politiques et culturelles entre Rome et le monde grec, l'ouvrage de Jean-Louis Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, publié en 1988 et réédité en 2014, constitue une référence, à laquelle s'ajoutent de nombreux travaux dont plusieurs ont été récemment édités dans un choix d'écrits sur Rome et le monde grec¹⁹. C'est donc pour nous un très grand honneur que Jean-Louis Ferrary, membre de l'Institut, ait accepté de prononcer la conférence inaugurale de ce colloque en juin 2019, que nous retranscrivons ici avec l'autorisation de Christel Müller. Nous voulons ainsi placer ce colloque sous les auspices de ce grand savant, de la bienveillance duquel notre génération, la dernière, a pu profiter.

¹⁹ Ferrary 2017.